

médialement après que l'arrêt de la cour suprême a été prononcé, le président de cette cour, M. le baron de Rosen, a envoyé sa démission à M. le ministre de la justice.

## AUTRICHE.

— On écrit des provinces rhénanes, à l'*Ami de la Religion* :

« Non-seulement, ainsi que nous l'avons dit, le gouvernement autrichien accorde un libre accès dans ses Etats aux Jésuites, mais le conseil aulique des études vient encore de leur ouvrir tous les collèges de l'empire. On n'exige, pour leur confier la direction des maisons d'éducation, d'autres garanties de capacité que les témoignages des supérieurs de l'Ordre.

« Aujourd'hui que l'ordre social menace ruine de tous côtés, le prince de Metternich, afin de maintenir la paix intérieure des Etats dont la haute direction lui est confiée, sent la nécessité de réparer en partie les fautes de Joseph II. »

## PERSE.

— Le journal grec de Constantinople annonce que le prince Doigorouki, ci-devant conseiller d'ambassade à Constantinople, vient d'être nommé ambassadeur de Russie en Perse, à la place du comte de Mèdem. On se rappelle que ce fut ce même comte de Mèdem qui fit brutalement expulser du territoire persan les missionnaires français qu'il n'a cessé de persécuter jusqu'à ce jour. Ce diplomate s'est montré constamment animé des sentimens les plus hostiles au gouvernement français.

Le prince Doigorouki, membre de l'illustre famille de ce nom, et homme d'un caractère très-honorable, ne partagera pas sans doute la haine violente de son prédécesseur pour notre pays.

## SYRIE.

— On écrit de Trieste, le 21 :

« Nous n'avons pas d'arrivages de la côte albanaise, mais par la voie de terre nous apprenons que des désordres graves ont eu lieu dans la Bosnie, dans la Bulgarie, dans la Haute-Albanie : les Turcs se sont portés à des excès horribles contre les chrétiens. Ceux-ci se préparent à la vengeance. La Russie a offert à la Porte son appui. Une intervention russe effraie l'Autriche, aussi cette puissance a-t-elle donné des ordres pour concentrer un corps d'armée sur les frontières de l'empire. »

## HONDURAS.

— Des nouvelles de Balise (Honduras), du 20 mai, annoncent que le 7 du même mois, le roi de Mosquitos, un enfant de dix ans, a été baptisé, confirmé et sacré. Les cérémonies religieuses ont été faites par l'évêque de la Jamaïque avec grande pompe.

— On nous signale, dans le passage du duc de Nemours à travers le Berry, un épisode assez plaisant dont on nous garantit l'exactitude :

Entre Reuilley et Issoudun (ordre), le maire de l'une des communes qui se trouvent sur la route, s'est porté sur le passage du prince et a fait tirer quelques coups de fusil par les quelques campagnards qui l'accompagnaient, en signe de réjouissance. Comme il se tenait à quelque distance du duc, qui avait fait arrêter sa voiture, un aide-de-camp le pria de s'approcher. Il répondit qu'il avait honte. Enfin, cédant aux instances de l'officier et à l'observation qui lui fut faite qu'il y aurait manque de respect à ne pas se rendre au désir du prince, il s'approcha de sa voiture, et comme il n'avait pas de discours écrit à lui débiter, voici ce qu'il dit, c'est littéral : « Comment vous portez-vous, mon prince ? et votre femme ? et vos enfans ? et tout le monde, mon prince ? — Je vous remercie, mon prince, je vous souhaite un bon voyage ; que le bon Dieu vous bénisse tous ! »

Le duc et la duchesse risient de tout leur cœur. (*Journal du Cher.*)

## LES BIENFAITS DE LA PROVIDENCE.

OU LES EFFETS DE LA BONNE ÉDUCATION.

Suite.

En quittant le brave chiffonnier, Germain se trouvait moins malheureux que lorsqu'il l'avait abordé. Ce dernier souhait, *bonne journée*, et le ton jovial qui l'avait accompagné, faisait une certaine impression sur son esprit ; et il ne repoussa pas la bonne pensée qui lui vint de se remettre au travail, et il retourna chez lui tout pensif.

Il avait précisément dans ce moment de l'ouvrage très-pressé, mais que l'ennui et le dégoût qu'il ressentait lui avaient fait abandonner. Il disposa ses outils et se remit à la besogne sans adresser une parole à sa femme.

Lorsque l'heure du déjeuner fut arrivée, il sortit avec quelques petits objets qu'il venait de finir. Sa femme inquiète, et habituée comme on l'est toujours après des scènes aussi affreuses que celle qu'elle avait provoquée la veille, suivait avec anxiété toutes les démarches de son mari. Quand elle le vit sortir, pour la seconde fois, avec les objets qu'il venait de terminer, elle ne douta plus qu'il n'eût rentré dans sa chambre, que parce qu'il s'était trouvé sans argent, et qu'il allait passer la journée comme celle de la veille.

La terreur et la crainte avaient aussi comprimé les plaintes des enfans ; mais, lorsque le père fut sorti de quelque temps, ils recommencèrent leurs cris, et s'attachant à la robe de leur mère, ils deman-  
daient du pain en pleurant.

Qu'on juge de ce qui se passait dans l'âme de cette mère coupable, et des pensées funestes dont elle était assiégée. Elle ne prévoyait aucune issue à ses maux ; la plus hideuse perspective se présentait à ses regards, et un sombre désespoir entraînait dans son cœur. Elle cherchait à se débarrasser de ses enfans, qui redoublaient de cris autour d'elle ; elle manqua le jour où elle avait contracté cette union, qui faisait le tourment de leur vie ; et, loin de chercher à apporter de véritables remèdes aux maux dont elle se sentait accablée, elle les aggravait encore par les mauvaises dispositions qu'elle nourrissait en elle.

La rentrée inattendue de Germain vint donner le change à ses idées ; il portait deux pains dans ses bras, il les jeta sur le lit, et dit aux enfans de se hâter de déjeuner. Ceux-ci ne se le firent pas répéter, et ils étaient tellement affamés qu'il ne paraissait presque pas possible de les rassasier. Lorsqu'il eurent fini, Germain prit chacun d'eux par la main et ils sortirent ensemble.

Honorine, inquiète de nouveau, se couvrit à la hâte de ce qu'elle put trouver de mieux, et suivit de loin son mari, pour savoir ce que lui et ses enfans allaient devenir. Quelle fut sa surprise de les voir s'arrêter et entrer à l'école chrétienne ? Rassurée toutefois sur le sort de ses deux garçons, elle s'empressa de revenir chez elle, sans pouvoir s'expliquer ce qui avait pu déterminer son mari à agir de la sorte.

Plusieurs jours, plusieurs semaines se passèrent dans un calme profond. Germain travaillait avec assez d'assiduité, et ce qu'il gagnait suffisait aux besoins du moment. Au bruit et aux querelles avait succédé un morne silence ; il n'y avait ni réconciliation ni oubli du passé, et un besoin de tranquillité paraissait le seul motif qui avait mis un terme aux discordes.

Cependant les enfans avaient été admis à l'école, et ils la fréquentaient très-régulièrement et avec un certain plaisir. Denis et Firmin, c'était leur nom, n'étaient devenus si méchans que par le défaut d'éducation et les exemples qu'ils avaient constamment sous les yeux. Absolument dépourvus de toute instruction religieuse, élevés au milieu des querelles, des jurmens, des blasphèmes, ayant sans cesse devant les yeux un père et une mère qui n'avaient l'un pour l'autre que des paroles dures et de mauvais procédés, il était impossible qu'ils devinssent soumis et dociles, et qu'ils apprissent à remplir leurs devoirs envers Dieu et envers leurs parens. L'école leur plaisait, parce qu'ils n'y étaient pas traités avec rudesse et avec emportement comme chez eux, et, leurs cœurs qui n'étaient pas encore endurcis et corrompus, commençaient à éprouver un sentiment d'attachement et de reconnaissance pour leur maître.

Leur maître, c'était le bon frère Irénée, âgé d'environ vingt-cinq ans ; le frère Irénée s'était consacré, dès les plus belles années de sa vie, à l'instruction des enfans pauvres. Doué d'une grande facilité et des dispositions les plus heureuses, il aurait pu se distinguer et briller dans le monde ; mais il préférait mieux suivre l'attrait qui le portait à mener une vie obscure et ignorée, en se dévouant d'une manière toute particulière au service de Dieu et à celui des pauvres.

Il se forma bientôt sur les excellens modèles qu'il trouva parmi ces généreux frères des écoles chrétiennes, qui s'appliquaient de toutes leurs forces à donner à l'enfance l'instruction qui peut lui être utile, et surtout à lui apprendre à connaître tous ses devoirs et à les pratiquer.

Rien ne pouvait ni le décourager, ni le rebuter : les peines, les contrariétés, les fatigues, les mauvaises dispositions des enfans, leur inaptitude, leur ignorance, leur paresse, leur indocilité, en un mot, tous les inconvéniens attachés à l'éducation de cette portion de la jeunesse, au lieu de refroidir son zèle ne faisaient que l'exéciter et l'enflammer.

Le peu de paroles que Germain lui avait dites en lui présentant ses deux garçons, les manières et les habitudes que ceux-ci montrèrent dès leur arrivée à l'école, lui firent connaître combien il y avait à réformer en eux : il s'y appliqua dès l'instant même, et la terre où il semait ne fut point stérile.

Denis avait surtout un heureux naturel qu'on n'avait pu jusque-là découvrir, et qui se serait infailliblement perverti à toujours, s'il avait continué à rester exposé à toutes les funestes influences, qui n'avaient déjà que trop exercé sur lui de tristes effets. Il apprit promptement à lire : il sut aussi en très-peu de temps quelques leçons de son catéchisme. De petites récompenses vinrent alors exciter son ardeur et piquer son émulation : il y fut sensible, et il se montra mieux que jamais disposé à employer utilement son temps, à écouter avec attention les leçons du frère, et aussi à conformer sa conduite aux excellens avis qu'il en recevait.

Malheureusement, une semblable amélioration ne s'opérait pas dans le ménage de Germain. La bonne conduite de ce dernier